

Jean Jaurès et les “langues régionales”

S'il est anachronique de parler de langues régionales en 1911, il n'en est pas moins vrai que Jean Jaurès s'est intéressé aux langues que nous appelons ainsi un siècle après.

À notre connaissance, l'étude la plus fouillée de ce sujet est de l'Allemande Ulrike Brummert, sociolinguiste, romaniste et manifestement sympathisante du mouvement occitaniste : *L'universel et le particulier dans la pensée de Jean Jaurès: fondements théoriques et analyse politique du fait occitan*, Tübingen, 1990, 461 p.

Elle étudie notamment cinq articles que Jaurès a publiés sur le sujet :

– quatre dans *La Dépêche de Toulouse* :

« Civilisation paysanne », *La Dépêche* n° 15.047 du 20-IX-1909

« Culture paysanne » *ibid.* n° 15.054 du 27-IX-1909

« Poésie méridionale et paysanne » *ibid.* n° 15.060 du 3-X-1909

« L'éducation populaire et les “patois” » *ibid.* n° 15.727 du 11-VIII-1911

– le cinquième, « Méthode comparée » dans la *Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur*, 22^e année n° 3 du 15.X.1911.

Au préalable, un constat s'impose : les parents de Jaurès étaient des bourgeois de province et le français était leur langue, donc celle de Jaurès enfant. Mais Jaurès adulte « maîtrisait parfaitement la langue occitane » qu'il avait probablement acquise « par des contacts extra-familiaux et extra-scolaires » (p. 140).

« Pour Jaurès, l'occitan n'est pas la langue maternelle au sens restreint du terme, c'est plutôt la langue de “dehors”, la langue des “autres”, la langue des paysans surtout — car jeune, il n'a pas eu de contact avec le monde ouvrier. » (p. 141)

« ... on sait que Jaurès s'exprimait en occitan, il le dit lui-même et il y a, en outre, des témoins pour relater qu'à telle ou telle occasion, Jaurès a parlé en occitan. »

« D'après ce qu'on sait de Jaurès à Carmaux, Jaurès faisait en général ses discours en Français et ne parlait publiquement en Occitan que dans des situations — très particulières, quand une situation était particulièrement difficile. —[...] Lorsqu'il avait à ressaisir une salle qui lui paraissait lui échapper, à ce moment il abandonnait le Français, il parlait en Occitan [...] » (*ib.*)

Pour ce qui est des langues autres que le français et l'occitan (le mot est d'U. Brummert, pas de Jaurès), « à savoir le basque, le breton, le catalan, le corse et le flamand » — l'Alsace-Lorraine est encore allemande — U. Brummert constate :

« Avant 1911, aucune de ces langues ne reçoit une mention positive de la part de Jaurès; au contraire, Jaurès se rallia à ceux qui imputaient une des causes de la réaction bretonne à l'attachement de cette région son idiome traditionnel. Dans « Méthode comparée », article parallèle à « L'Education populaire et les “patois” », il y a une révision totale des positions jaurésiennes : en dehors du rôle bénéfique de l'occitan dans la communauté des langues romanes, Jaurès élargit son champ de vision linguistique. Le basque et le breton ont droit de cité dans le canon des matières à enseigner. » (pp. 156-7)

Et la première fois qu'U. Brummert cite le passage de la « Méthode comparée » sur la comparaison entre langues chez les enfants bilingues, elle précise en note : « Jaurès parle des enfants basques qui maîtrisent aussi bien la langue des ancêtres que la langue française. » (p. 149, note 37), puis en donne une interprétation tout à fait raisonnable :

« Ce souhait de l'étude **comparative** des deux langues — en ce cas précis **du basque et du français** — est davantage prononcé par un souci d'érudition et d'éveil d'esprit que par la volonté de promouvoir un bilinguisme. C'est un constat que **les enfants basques sont bilingues**; néanmoins, Jaurès vante ainsi les avantages du bilinguisme. » (p. 149.)

Voici donc maintenant ce que j'ai pu reconstituer des articles publiés dans *La Dépêche de Toulouse*, et surtout le texte original de l'article décisif « Méthode comparée » d'octobre 1911.

La Dépêche de Toulouse, 27 sept. et 3 oct. 1909.

[Fragments des deux articles publiés par Jaurès dans ces numéros de *La Dépêche*, d'après les citations qu'en fait Ulrike Brummert et celles placées en exergue par Miquèu de Camelat, « Batalères », *Reclams de Biarn e Gascogne* n° 2 – 1^e de Heurè 1910, p. 25]

La Dépêche n° 15.054 du 27-IX- 1909

Culture paysanne

U. B. p. 150 – ... qu'il [Goudouli] a fait des vers patois comme il a fait d'abord des vers latins.

U. B. p. 200

[citation de l'abbé Besson, extrait de *Lou biel caminol de Ginestel*, traduit par Jaurès] « ... Et qui sait ? quoi qu'en disent les savants, dans trois ou quatre siècles le paysan savantisé sentira repousser les frondaisons de son âme, et il se débarrassera des greffes contre nature que les francimenteurs lui auront imposées. »

J'ai demandé pardon au savoureux écrivain [l'abbé Besson] : mais puisqu'il interroge ainsi l'avenir, je me risque moi aussi à faire le prophète, et j'ose dire que ce n'est pas sous cette forme, ce n'est pas par le refoulement [de la civilisation française et – *passage omis par U. B., restitué d'après M. C.*] du langage français que fleurira et mûrira dans notre Midi l'âme paysanne.

Qu'il [l'abbé Besson] ne me traite pas soudainement de fransimentaire. J'ai le goût le plus vif pour la langue ... de notre Midi. J'aime entendre notre langue et j'aime la parler.

Dans les réunions populaires les paysans et les ouvriers n'aiment pas qu'on ne leur parle que patois (Pardon de ce mot, mo[n]sieur l'abbé : il est dans la langue paysanne) : car on paraît supposer qu'ils n'entendraient pas le français.

Mais ils aiment bien, quand on leur a parlé en français, qu'on s'adresse à eux dans notre langue du Midi.

Mais le mouvement qui francise... le langage... est irrésistible et irrévocable.

Et le seul moyen de sauver ce qu'il y a de charmant dans le patrimoine méridional ce sera de le rattacher à la culture française elle-même.

J'entends bien. M. l'abbé Besson constate qu'il n'y a de culture familière et profonde pour un peuple que celle qui s'exprime dans le langage de tous les jours. Seuls les mots prononcés dès l'enfance, associés aux premières impressions des sens, aux premières émotions de l'esprit et de l'âme ont ce retentissement aisé et profond dont les vrais poètes connaissent la magie. Oui, mais voilà pourquoi il importe que tout le peuple de France soit familiarisé dès les premiers jours avec la langue française.

Il est facile de railler les « francimans », et on aurait raison de les railler, s'ils s'en tenaient à ce premier effort maladroit et gauche. Il faut travailler, lire, étudier, jusqu'à ce que la pratique du français le plus exact et le plus pur soit devenue familière.

La Dépêche n° 15.060 du 3-X-1909

Poésie méridionale et paysanne

U. B. p. 201

Pour que la langue méridionale cesse d'apparaître au peuple lui-même comme « un patois », c'est-à-dire comme une langue inférieure, déchuée des hautes idées générales et des grandes ambitions humaines, il convient qu'il apprenne à goûter dans les chefs-d'œuvre de la langue française la beauté classique...

Quand le peuple sera assez curieux de la langue française pour que l'instituteur puisse l'intéresser, dans notre Midi, par des comparaisons du français au « patois », qui, ramené ainsi dans le vaste cercle de la civilisation générale, cessera d'être un patois.

Alors tout le Midi, civilisé en ses profondeurs, prendra plaisir à prolonger à côté du français comme une note à la fois distincte et harmonique, le langage méridional, tout vibrant d'art et de pensée supérieure.

Lorsque l'abbé Bessou prévoit une résurrection du patois aux dépens du français refoulé, il continue une des plus graves erreurs du félibrige.

« Culture paysanne » (n° 15.054 du 27-IX-1909)
ou « Poésie méridionale et paysanne » (n° 15.060 du 3-X-1909)

M. C.

M. l'abbé Besson a raison d'admirer le mouvement littéraire méridional : il en parle avec une grande liberté d'esprit puisqu'il nomme parmi les maîtres Fourès...

La poésie méridionale n'a pas compris qu'elle était solidaire de la grande culture française et qu'elle même ne serait vraiment accessible au peuple que si celui-ci connaissait et goûtait la grande littérature de France.

Mais ce mouvement n'est ni spontané ni vraiment populaire.

La Dépêche de Toulouse, n° 15.727 du 11 août 1911

[Texte reconstitué pour l'essentiel d'après Miquèu de Camelat, « L'ensegnamén de la lengue mayrane e Jean Jaurès », *Reclams de Biarn e Gascogne* n° 7 - Abriu de 1926, pp. 133-135 ; titre et autres fragments d'après U. Brummert, p. 146, note 24 et p. 201]

L'éducation populaire et les "patois"

[...]

U. B. p. 148 – Et elle [l'âme] reçoit une double et grandiose leçon de tradition et de révolution, puisqu'elle a, dans cette chose si prodigieuse et si familière à la fois qu'est le langage, la révélation que tout subsiste et que tout se transforme.

U. B. p. 155 – De se sentir en communication avec la beauté classique par les œuvres de ses poètes. De se sentir en communication par sa substance même avec les plus nobles langages des peuples latins, le langage de la France méridionale recevra un renouveau de fierté et de vie.

U. B. p. 155 – Notre languedocien et notre provençal ne sont guère plus que des baies désertées, où ne passe plus le grand commerce du monde: mais elles ouvrent sur la grande mer des langues et des races latines, sur cette « seigneurie bleue » dont parle le grand poète du Portugal¹.

U. B. p. 201 – J'avais établi, je crois, qu'il y a là une grande part de chimère, que la langue et la littérature de France étaient désormais et seraient de plus en plus pour tous les Français le moyen essentiel de civilisation ;

M. C.

Pourquoi ne pas profiter, de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore, ce que l'on appelle d'un nom grossier « le patois » ? Ce ne serait pas négliger le français : ce serait le mieux apprendre au contraire que de le comparer familièrement dans son vocabulaire, dans sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal. Ce serait, pour le peuple de France du Midi, le sujet de l'étude linguistique la plus vivante, la plus familière, la plus féconde pour l'esprit. Par là serait exercée cette faculté de comparaison et de discernement, cette habitude de saisir entre deux objets voisins les ressemblances et les différences qui est le fond même de l'intelligence. Par là aussi le peuple de notre France méridionale connaîtrait un sentiment plus direct, plus intime, plus profond, de nos origines latines. Même sans apprendre le latin, il serait conduit, par la comparaison systématique du français, du languedocien ou du provençal, à entrevoir, à reconnaître le fonds commun de latinité d'où émanèrent le dialecte du Nord et le dialecte du Midi. Les [U. B., p. 151, Des] siècles d'histoire s'éclaireraient en lui, et, penché sur cet abîme, il

¹ U. B., note 73 : « Jaurès se réfère à Louis vas de Camões (1524/1525-1580 [...] ».

entendrait le murmure lointain des sources profondes. Et tout ce qui donne de la profondeur à la vie est un grand bien. Ainsi [U. B., *ib.*, Aussi], le sens du mystère, qui est pour une grande part le sens de la poésie, s'éveille dans l'âme et elle reçoit une double et grandiose leçon de tradition et de révolution, puisqu'elle a, dans cette chose si prodigieuse et si familière à la fois qu'est le langage, la révélation que tout subsiste et que tout se transforme. Le parler de Rome a disparu, mais il demeure jusque dans le patois de nos paysans comme si leurs pauvres chaumières étaient bâties avec les pierres des palais romains.

Du même coup, ce qu'on appelle le « patois », est relevé et magnifié. Il serait facile aux éducateurs, aux maîtres de nos écoles, de montrer comment, au XII^e et XIII^e siècles, le dialecte du Midi était un noble langage de courtoisie, de poésie et d'art, et comment il a perdu le gouvernement des esprits par la primauté politique de la France du Nord. Mais que de merveilleuses ressources subsistent en lui ! Il est un des rameaux de cet arbre magnifique, qui couvre de ses feuilles bruissantes l'Europe du soleil, l'Italie, l'Espagne, le Portugal. Quiconque connaîtrait bien notre languedocien et serait averti par quelques exemples [U. B., p. 153, omet ces trois mots] des particularités phonétiques qui le distinguent de l'italien, de l'espagnol, du catalan, du portugais, serait en état d'apprendre très vite une de ces langues.

Et même si on ne les apprend pas, en effet, c'est un agrandissement d'horizon, de sentir cette fraternité du langage avec les peuples latins. Elle est bien plus visible et sensible dans nos dialectes du Midi que dans la langue française, qui est une sœur aussi pour les autres langues latines, mais une sœur « qui a fait le voyage de Paris ». L'Italie, l'Espagne, le Portugal s'animent pour de plus hauts destins, pour de magnifiques conquêtes de civilisation et de liberté. Quelle joie et quelle force pour notre France du Midi, si par une connaissance plus rationnelle et plus réfléchie de sa propre langue et par quelques comparaisons très simples avec le français d'une part, avec l'italien, l'espagnol et le portugais d'autre part, elle sentait jusque dans son organisme la solidarité profonde de sa vie avec toute la civilisation latine. Dans les quelques jours que j'ai passés à Lisbonne, il m'a semblé, plus d'une fois, à entendre dans les rues les vifs propos, les joyeux appels du peuple, à lire les enseignes des boutiques, que je me promenais dans Toulouse, mais dans une Toulouse qui serait restée une capitale, et qui n'aurait pas subi dans sa langue, une déchéance historique, et qui aurait gardé, sur le fronton de ses édifices, comme à la devanture de ses plus modestes boutiques, aux plus glorieuses comme aux plus humbles enseignes, ces mots d'autrefois, populaires et royaux.

J'aimerais bien que les instituteurs, dans leurs congrès, mettent la question à l'étude.

C'est de la pointe de l'Europe latine que j'envoie à notre France du Midi cette pensée filiale, cet acte de foi en l'avenir, ce vœu de l'enrichissement de la France totale par une meilleure mise en œuvre des richesses du Midi latin ».

Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur 22^e année n° 3 du 15.X.1911.

Ce numéro est téléchargeable sur le site de l'**Institut national de recherche pédagogique** :
<http://www.inrp.fr/numerisations/fascicule.php?periodique=2&date=19111015>

On y trouve également la présentation suivante de cette revue :

« La *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* paraît de 1890 à 1929. Cette publication privée, propriété d'Henri Baudéan, compte en 1912 plus de 20 000 lecteurs, soit le cinquième des instituteurs français. De parution hebdomadaire, elle comporte plusieurs parties : partie scolaire, extra-scolaire, corporative.

« La *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* est au centre des débats sur l'amicalisme et le syndicalisme dans l'enseignement primaire. De 1904 à 1914, Jean Jaurès apporte sa contribution au périodique à raison de deux articles par mois. »

L'article sur les langues régionales se situe donc dans cette abondante contribution de Jaurès à cette revue professionnelle.

Je donne donc ici le facsimile de la page de titre et de la première page de texte, où l'article de Jaurès ouvre la revue.

Et à la suite, une copie fidèle, mais plus lisible, du sommaire et de l'article.

Deux [sic] témoignent de la qualité médiocre de la typographie, les deux fautes d'orthographe ne pouvant guère être imputées à Jaurès ; plus grave, dans la première phrase, tout montre qu'il faut lire « n'avait pas disparu » et non « avait disparu ». U. Brummert en a fait judicieusement la remarque, p. 157, « Sans vouloir incriminer le typographe » écrit-elle gentiment.

Sur quelque 5300 caractères, l'article en consacre plus du tiers au basque (37 %), 3,7 % au breton qu'il convient de traiter comme le basque, 22,9 % aux « langues méridionales » d'origine latine plus 23 % au concert des langues latines, avec en intermède 13,3 % une ouverture sur l'ensemble des nations et races, vers l'unité humaine et la « vaste Internationale de l'humanité ».

À propos de l'usage du mot « dialecte » par Jaurès, U. Brummert fait remarquer : « Jaurès n'était pas linguiste, mais il maîtrisait parfaitement la terminologie de cette science. » (p. 167). Il n'est pas très clair cependant dans cet article : juste après avoir nommé séparément « le limousin, le languedocien, le provençal » comme « nos langues méridionales », il met en parallèle « la langue française du Nord et [...] la langue française du Midi » ; un peu plus loin, il refait ce parallèle.

Pour ce qui est de la prise en compte des langues régionales dans l'enseignement, cet article **suppose** à l'évidence le **bilinguisme des enfants qui entrent à l'école**. Il ne peut donc être invoqué en faveur de l'apprentissage de la langue ancestrale à des enfants qui ne la possèdent pas.

Remarquons enfin qu'en souhaitant qu'on enseigne les œuvres anciennes du Midi, il suggère qu'on « on pren[ne] soin de les rajeunir un peu, de **les rapprocher** par de très légères modifications **du provençal moderne et du languedocien moderne** » : ce conseil de saine pédagogie largement suivi pour le français désavoue par avance la graphie archaïque du mouvement occitaniste qui en était alors à ses balbutiements.

Revue de l'Enseignement Primaire et Supérieur

N° 3

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

15 Octobre 1911

ON S'ABONNE A LA
BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

15, rue de Cluny, à Paris
Chez les libraires et dans les bureaux de poste
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. — On ne s'abonne que pour un an.

PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Colonies. 6 »
Etranger. 7 60

Nouveau Cours d'Études Primaires

ÉDITÉ PAR LA
BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION
et particulièrement recommandé aux lecteurs de la *Revue*

VIENNENT DE PARAÎTRE

DUFRENNE et SÉBILISSE	Lectures Héroïques et Contes (<i>Cours Moyen</i>).	1 50
MARGUERITE-BODIN	La Lecture Intelligente (<i>Nouvelle méthode de lecture</i>). En 2 livrets. Le livret.	» 50
J. BOEX (J.-H. ROSNY J ^{nr})	La Leçon de la vie (<i>Livre de lecture courante pour le Cours Moyen et Supérieur</i>).	1 40
F. CISTAC	Les grands musiciens à l'École prim. (15 chants)	» 25
MAURICE CHEVAIS	Solfège scolaire (500 morceaux variés).	2 75

H. HOLLAND	Lectures Encyclopédiques (<i>Cours Moyen et Supérieur</i>).	1 30
ALBERT THOMAS	Lectures Historiques (<i>Histoire du travail</i>)	1 80
MARC-FRONT	Lectures Morales (<i>Nouv. C. de Morale</i>).	1 »
C. CALVET	Histoire de France (<i>Cours Préparatoire</i>).	» 70
—	(<i>Cours Élémentaire</i>).	» 80
—	(<i>Cours Moyen</i>).	1 30
—	(<i>C. Moyen et Supér.</i>).	1 40
ALIX et BAZENANT	Arithmétique (<i>Cours Préparatoire</i>).	» 75
—	(<i>Cours Élémentaire</i>).	» 90
—	(<i>Cours Moyen, nouv. édit.</i>).	1 40
E. PRIMAIRE	Manuel de Lectures classiques (<i>C. Elem.</i>)	» 90
—	(<i>C. Moy. et Sup.</i>)	1 30
DECOLLY, PAGNOZ, SEROUT	Manuel d'Éducation morale, civique, soc.	1 30
—	Le 1 ^{er} livre de Langue française.	» 60
—	Le 2 ^e livre — (<i>Nouv. édit. cor.</i>)	» 80
—	Le 3 ^e livre — (<i>Nouv. édit. cor.</i>)	1 30
STUDY	La Lecture des Petits Enfants.	» 70
LALANNE et BIDAULT	Les Sciences à l'École primaire (<i>C. Elem.</i>)	» 80
—	(<i>C. Moy. des écoles rurales</i>).	1 »
—	(<i>Cours Moyen et Supérieur des écoles urbaines</i>).	1 30
—	L'Éducation ménagère à l'École primaire.	1 »
—	Cours de Sciences (<i>Brevet</i>).	2 50
P.-FÉLIX THOMAS	Ker-Fleuri (<i>Cours Élémentaire de lecture</i>).	» 80
—	Pierre et Suzette (<i>Cours Moy. de lecture</i>)	1 30

Ces ouvrages sont adoptés par les villes de Paris, Lyon, Bordeaux, etc.

ADMINISTRATION & RÉDACTION

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

Société fondée par les instituteurs français pour la Propagande laïque

H. BAUDEAN, DIRECTEUR

PARIS. — 15, rue de Cluny, 15. — PARIS (5^e)

Revue Sociale.
La Question du jour.
JEAN JAURES.
La Semaine.
LE SYNDICAT.
Communications
Revue Littéraire.
Contes.
Le Mouvement scientifique F. POISSON.
Échos et Curiosités
Revue Corporative.
Le Congrès de Nantes.
E. GLAY.
La dotation de l'école.
JENK.
Intérêts du Personnel.
CH. MARTIN.
Coups de Hache.
RECHENON.
Sons de Rocbe.
LE GANILLONNEUR.
Revue pédagogique.
L'œuvre pédagogique.
POPULO.
L'acte d'un voyageur en pédagogie.
JEAN COSTE.
Au vol.
CL. GUEUX.
La neutralité de l'école laïque.
LE CHEVALIER.
L'Information administrative.
Revue scolaire.
Exercices scolaires.

• La Revue paraît tous les Dimanches. •

La « Revue » est composée et imprimée par un personnel syndiqué

REVUE SOCIALE

La Question du Jour

MÉTHODE COMPARÉE

Il y a quelques semaines, j'ai eu l'occasion d'admirer, en pays basque, comment un antique langage, qu'on ne sait à quelle famille rattacher, avait disparu. Dans les rues de Saint-Jean-de-Luz on n'entendait guère parler que le basque, par la bourgeoisie comme par le peuple : et c'était comme la familiarité d'un passé profond et mystérieux continué dans la vie de chaque jour. Par quel prodige cette langue si différente de toutes autres s'est-elle maintenue en ce coin de terre ? Mais quand j'ai voulu me rendre compte de son mécanisme, je n'ai trouvé aucune indication. Pas une grammaire basque, pas un lexique basque dans Saint-Jean-de-Luz où il y a pourtant de bonnes librairies. Quand j'interrogeais les enfants basques, jouant sur la plage, ils avaient le plus grand plaisir à me nommer dans leur langue le ciel, la mer, le sable, les parties du corps humain, les objets familiers ! Mais ils n'avaient pas la moindre idée de sa structure, et quoique plusieurs d'entre eux fussent de bons élèves de nos écoles laïques, ils n'avaient jamais songé à appliquer au langage antique et original qu'ils parlaient dès l'enfance, les procédés d'analyse qu'ils sont habitués à appliquer à la langue française. C'est évidemment que les maîtres ne les y avaient point invités. Pourquoi cela, et d'où vient ce délaissement ? Puisque ces enfants parlent deux langues, pourquoi ne pas leur apprendre à les comparer et à se rendre compte de l'une et de l'autre ? Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que ces comparaisons ; cette recherche des analogies et des différences en une matière que l'on connaît bien est une des meilleures préparations de l'intelligence. Et l'esprit devient plus sensible à la beauté d'une langue basque, par comparaison avec une autre langue il saisit mieux le caractère propre de chacun, l'originalité de sa syntaxe, la logique intérieure qui en commande toutes les parties et qui lui assure une sorte d'unité organique.

Ce qui est vrai du basque est vrai du breton. Ce serait une éducation de force et de souplesse pour les jeunes esprits ; ce serait aussi un chemin ouvert, un élargissement de l'horizon historique.

Mais comme cela est plus vrai encore et plus frappant pour nos langues méridionales, pour le limousin, le languedocien, le provençal ! Ce sont, comme le français, des langues d'origine latine, et il y aurait le plus grand intérêt à habituer l'esprit à saisir les ressemblances et les différences, à démêler par des exemples familiers les lois qui ont présidé à la formation de la langue française du Nord et de la langue française du Midi. Il y aurait pour les jeunes enfants, sous la direction de

leurs maîtres, la joie de charmantes et perpétuelles découvertes. Ils auraient aussi un sentiment plus net, plus vif, de ce qu'a été le développement de la civilisation méridionale, et ils pourraient prendre goût à bien des œuvres charmantes du génie du Midi, si on prenait soin de les rajeunir un peu, de les rapprocher par de très légères modifications du provençal moderne et du languedocien moderne.

Même sans étudier le latin, les enfants veraient apparaître sous la langue française du Nord et sous celle du Midi, et dans la lumière même de la comparaison, le fonds commun de latinité, et les origines profondes de notre peuple de France s'éclaireraient ainsi, pour le peuple même, d'une pénétrante clarté. Amener les nations et les races à la pleine conscience d'elles-mêmes est une des plus hautes œuvres de civilisation qui puissent être tentées. De même que l'organisation collectiviste de la production et de la propriété suppose une forte éducation des individus, tout un système de garanties des efforts individuels et des droits individuels, de même la réalisation de l'unité humaine ne sera féconde et grande que si les peuples et les races, tout en associant leurs efforts, tout en agrandissant et complétant leur culture propre par la culture des autres, maintiennent et avivent dans la vaste Internationale de l'humanité, l'autonomie de leur conscience historique et l'originalité de leur génie.

J'ai été très frappé de voir, au cours de mon voyage à travers les pays latins, que, en combinant le français et le languedocien, et par une certaine habitude des analogies, je comprenais en très peu de jours le portugais et l'espagnol. J'ai pu lire, comprendre et admirer au bout d'une semaine les grands poètes portugais. Dans les rues de Lisbonne, en entendant causer les passants, en lisant les enseignes, il me semblait être à Albi ou à Toulouse. Si, par la comparaison du français et du languedocien, ou du provençal, les enfants du peuple, dans tout le Midi de la France, apprenaient à retrouver le même mot sous deux formes un peu différentes, ils auraient bientôt en main la clef qui leur ouvrirait, sans grands efforts, l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais. Et ils se sentiraient en harmonie naturelle, en communication aisée avec ce vaste monde des races latines, qui aujourd'hui, dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, développe tant de forces et d'audacieuses espérances. Pour l'expansion économique comme pour l'agrandissement intellectuel de la France du Midi, il y a là un problème de la plus haute importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention des instituteurs.

JEAN JAURÈS.



SOMMAIRE

Revue Sociale.

- La Question du jour.* JEAN JAURÈS.
La Semaine. LE SPECTATEUR.
Communications.

Revue Littéraire.

- Contes.*
Le mouvement scientifique. E. POTIER.
Echos et Curiosités.

Revue Corporative.

- Le Congrès de Nantes.* E. GLAY.
La dotation de l'école. JIBEL.
Intérêts du Personnel. CH. MARTEL.
Coups de Hache. BUCHERON.
Sons de cloche. LE CARILLONNEUR.
Revue Pédagogique.
Causerie pédagogique. POPULO.
Lettre d'un voyageur en pédagogie. JEAN COSTE.
Au vol. CL. GUEUX.
La neutralité de l'école laïque. LE CHEVALLIER.
L'Information administrative.

Revue Scolaire.

- Exercices scolaires.*

La Question du Jour

MÉTHODE COMPARÉE

Il y a quelques semaines, j'ai eu l'occasion d'admirer, en pays basque, comment un antique langage, qu'on ne sait à quelle famille rattacher, avait disparu. Dans les rues de Saint-Jean-de-Luz on n'entendait guère parler que le basque, par la bourgeoisie comme par le peuple : et c'était comme la familiarité d'un passé profond et mystérieux continué dans la vie de chaque jour. Par quel prodige cette langue si différente de toutes autres s'est-elle maintenue en ce coin de terre ? Mais quand j'ai voulu me rendre compte de son mécanisme, je n'ai trouvé aucune indication. Pas une grammaire basque, pas un lexique basque dans Saint-Jean-de-Luz où il y a pourtant de bonnes librairies. Quand j'interrogeais les enfants basques, jouant sur la plage, ils avaient le plus grand plaisir à me nommer dans leur langue le ciel, la mer, le sable, les parties du corps humain, les objets familiers ! Mais ils n'avaient pas la moindre idée de sa structure, et quoique plusieurs d'entre eux fussent de bons élèves de nos écoles laïques, ils n'avaient jamais songé à appliquer au langage antique et original qu'ils parlaient des [sic] l'enfance, les procédés d'analyse qu'ils sont habitués à appliquer à la langue française. C'est évidemment que les maîtres ne les y avaient point invités. Pourquoi cela, et d'où vient ce délaissement ? Puisque ces enfants parlent deux langues, pourquoi ne pas leur apprendre à les comparer et à se rendre compte de l'une et de l'autre ? Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que ces comparaisons ; cette recherche des analogies et des différences en une matière que l'on connaît bien est une des meilleures préparations de l'intelligence. Et l'esprit devient plus sensible à la beauté d'une langue basque, par comparaison avec une autre langue il saisit mieux le caractère propre de chacun [sic], l'originalité de sa syntaxe, la logique intérieure qui en commande toutes les parties et qui lui assure une sorte d'unité organique.

Ce qui est vrai du basque est vrai du breton. Ce serait une éducation de force et de souplesse pour les jeunes esprits ; ce serait aussi un chemin ouvert, un élargissement de l'horizon historique.

Mais comme cela est plus vrai encore et plus frappant pour nos langues méridionales, pour le limousin, le languedocien, le provençal ! Ce sont, comme le français, des langues d'origine, latine, et il y aurait le plus grand intérêt à habituer l'esprit à saisir les ressemblance et les différences, à démêler par des exemples familiers les lois qui ont présidé à la formation de la langue française du Nord et de la langue française du Midi, il y aurait pour les jeunes enfants, sous la direction de leurs maîtres, la joie de

charmantes et perpétuelles découvertes. Ils auraient aussi un sentiment plus net, plus vif, de ce qu'a été le développement de la civilisation méridionale, et ils pourraient prendre goût à bien des œuvres charmantes du génie du Midi, si on prenait soin de les rajeunir un peu, de les rapprocher par de très légères modifications du provençal moderne et du languedocien moderne.

Même sans étudier le latin, les enfants verraient apparaître sous la langue française du Nord et sous celle du Midi, et dans la lumière même de la comparaison, le fonds commun de latinité, et les origines profondes de notre peuple de France s'éclaireraient ainsi, pour le peuple même, d'une pénétrante clarté. Amener les nations et les races à la pleine conscience d'elles-mêmes est une des plus hautes œuvres de civilisation qui puissent être tentées. De même que l'organisation collectiviste de la production et de la propriété suppose une forte éducation des individus, tout un système de garanties des efforts individuels et des droits individuels, de même la réalisation de l'unité humaine ne sera féconde et grande que si les peuples et les races, tout en associant leurs efforts, tout en agrandissant et complétant leur culture propre par la culture des autres, maintiennent et avivent dans la vaste Internationale de l'humanité, l'autonomie de leur conscience historique et l'originalité de leur génie.

J'ai été très frappé de voir, au cours de mon voyage à travers les pays latins, que, en combinant le français et le languedocien, et par une certaine habitude des analogies, je comprenais en très peu de jours le portugais et l'espagnol. J'ai pu lire, comprendre et admirer au bout d'une semaine les grands poètes portugais. Dans les rues de Lisbonne, en entendant causer les passants, en lisant les enseignes, il me semblait être à Albi ou à Toulouse. Si, par la comparaison du français et du languedocien, ou du provençal, les enfants du peuple, dans tout le Midi de la France, apprenaient à retrouver le même mot sous deux formes un peu différentes, ils auraient bientôt en main la clef qui leur ouvrirait, sans grands efforts, l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais. Et ils se sentiraient en harmonie naturelle, en communication aisée avec ce vaste monde des races latines, qui aujourd'hui, dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, développe tant de forces et d'audacieuses espérances. Pour l'expansion économique comme pour l'agrandissement intellectuel de la France du Midi, il y a là un problème de la plus haute importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention des instituteurs.

JEAN JAURÈS.